

Une sémiotique critique du numérique est-elle possible ?

Les dispositifs numériques envahissent notre quotidien. Leur présence comme médiations de la plupart de nos activités, change notre rapport à la réalité. Ces dispositifs sont à voir, conceptuellement, non seulement comme des outils techniques mais comme des ensembles de relations qui impliquent le sujet et le constituant. L'interaction entre individu et dispositif peut avoir plusieurs formes : il peut s'agir d'une relation de pouvoir ou de savoir, au sens de Foucault, par exemple. Mais ce que nous souhaitons souligner dans cet article est la relation de sens que cette interaction peut engendrer. La dimension sémiotique de la relation aux dispositifs numériques est à prendre en compte, et une sémiotique critique du numérique se révèle alors nécessaire, non seulement d'un point de vue méthodologique (comme outil analytique), mais en raison de l'entité proprement sémiotique de l'interaction avec les nouvelles technologies.

1. Répliants

Dans le film *Her* de Spike Jonze (2013), on décrit un monde du futur où les systèmes d'intelligence artificielle seront tellement avancés que les humains commenceront à tomber amoureux d'eux. Le film de Spike Jonze manifeste une attitude typiquement contemporaine vis à vis des nouvelles technologies. Celle de se demander où est la limite entre humain et non-humain. Si, d'un côté, les robots sont de plus en plus intelligents, jusqu'à manifester une conscience de soi, et si, de l'autre côté, il y a une part de technique et de répétition dans chacun de nous, comment distinguer entre notre conscience et celle d'un robot ? Dans le film de Spike Jonze on décrit la relation entre un être artificiel et un humain, et on se demande qu'est-ce qui nous fait dire que l'humain serait plus *vivant* que le logiciel.

Dans cette image très fréquente dans la science-fiction, celle de l'être artificiel devenu autonome, il y a cependant une autre question sous-jacente et moins existentielle (et quasiment non abordée par le film de Jonze). L'attachement que les usagers finissent par prouver pour leurs logiciels les lie à eux de façon obsessionnelle. Ce qui n'est pas sans rappeler la danse, bien plus inquiétante, de Casanova avec une poupée mécanique dont il est tombé amoureux, sur le Grand Canal glacé, dans le *Casanova de Fellini* (1976). Le monde entier semble ainsi tomber sous l'emprise d'un automate qui a pourtant bien été produit par quelqu'un. Ces logiciels aimés par tout le monde sont, donc, aussi un moyen pour exercer un pouvoir sur les gens.

Or, la première attitude, très exploitée par la science-fiction et par la plupart de discours sur le numérique aujourd'hui, s'attache à comprendre la relation que les usagers entretiennent avec les dispositifs¹, là où les usages des dispositifs transcendent les intentions de ceux qui les ont produits². On ne prend pas en compte les intentions des auteurs des dispositifs. Cela s'explique

¹ Nous définissons les dispositifs numériques comme des ensembles de relations entre éléments hétérogènes où le sujet est impliqué et qui le constitue (le sujet devient ainsi spectateur au cinéma ou usager devant un ordinateur) suite à Foucault (1994, 299) et Agamben (2007). Nous renvoyons à Treleani (2014b) pour un approfondissement de cette définition.

² On pourrait critiquer à ce discours que nous parlons du numérique comme d'un ensemble, ce qui empêche de discerner des vrais objets d'analyse (des dispositifs en particulier, le téléphone mobile, par exemple). Les discours sur le numérique aujourd'hui sont souvent similaires à ceux que l'on faisait sur l'électricité au début du XXe siècle. Cependant, deux raisons justifient notre discours. 1. Il y a des qualités profondément cohérentes et que tous les dispositifs numériques partagent : cela en raison d'une caractéristique propre à la numérisation, la non-localité. Nous pouvons visualiser des mêmes contenus sur tout dispositif (ce qu'Henry Jenkins appelle *convergence*, 2006, 2). Il est donc cohérent de vouloir comprendre le numérique comme un phénomène cultu-

en raison du potentiel, souvent illimité, du dispositif, c'est-à-dire de ce qu'il nous permet de faire au-delà des intentions originaires (on peut tomber amoureux d'un logiciel conçu pour d'autres fins, par exemple).

La deuxième attitude, par contre, relève de ce que nous souhaitons appeler une approche critique. Il s'agit de comprendre les finalités derrière certaines pratiques et les valeurs qu'elles véhiculent. Ce qui implique une capacité de jugement ancrée dans une perspective méthodologique cohérente et explicite. Le questionnement, dans le film de Jonze, par exemple, prendrait la forme suivante : quel pouvoir ces logiciels dont tout le monde tombe amoureux pourraient-ils exercer ? Ce n'est pas une question concernant la possibilité d'une description exhaustive des dispositifs. Il faut enlever toute prétention essentialiste à une recherche de ce type : on ne souhaite pas dire ce que les dispositifs *sont* (car il est évident que les dispositifs ne sont pas juste de moyens de pouvoir mais, aussi, des outils pour faire autre chose). Il s'agit, plutôt, de comprendre, du point de vue de la recherche en sciences humaines et sociales, où adresser les efforts analytiques afin d'avoir un rôle actif dans la société.

2. Approche critique

Nous souhaitons aborder la question posée dans le titre, si donc, une sémiotique critique du numérique est possible, non pas à partir d'un raisonnement sur les possibilités de la critique en sémiotique, question qui est purement *épistémologique*, mais, plutôt, à partir d'un positionnement analytique à l'égard de l'objet d'étude. Ce qui, de toute façon, ne fait que suivre la bien connue affirmation hjelmslevienne sur la nécessité d'adéquation de la théorie à son objet. Il s'agit, selon nous, de vouloir garder la spécificité de la sémiotique comme discipline ayant un rôle fédérateur entre sciences des lettres (philologiques) et sciences de l'esprit (herméneutiques), comme l'affirme François Rastier (2013). L'ancrage à l'objet d'étude est alors essentiel. Il s'agira donc de justifier d'abord la nécessité d'une approche critique et de démontrer ensuite la pertinence d'un questionnement sémiotique pour cet objet.

2.1. Mobilisation

Laissons tomber la science fiction et regardons les objets qui nous entourent. La possibilité de répondre à un courriel de travail à trois heures du matin grâce à un Smartphone peut être vue comme une libération. C'est ce qu'affirme, par exemple, Stéphane Vial : l'iPad est un moyen permettant de nous libérer des contraintes du bureau dans les relations du travail (2013, 277). Cependant, nous pouvons également affirmer que cette activité implique l'invasion de notre sphère individuelle par le travail et la transformation, de facto, de notre vie toute entière en situation de travail potentiel. Le philosophe Maurizio Ferraris, à ce propos, a parlé de *mobilisation totale* (2014, 82). Nous sommes toujours repérables et nous ne pouvons pas ne pas répondre avec un téléphone mobile. Ce dernier est alors un moyen pour élargir l'espace d'action du travail à la sphère privée. C'est un processus que l'on peut remarquer à plusieurs niveaux de la société. Alexander R. Galloway a par exemple remarqué que la distinction entre domaine ludique et domaine du travail disparaît de plus en plus (2012, 135). Jouer en ligne fait gagner de l'argent à des entreprises grâce aux données collectées. Les applications pour la cuisine, pour faire un autre exemple, nous incitent à prendre en photos nos plats afin de connaître nos habitudes et vendre ces données à des fins de marketing (Morozov, 2012, 13). La

rel dans son ensemble. Voir aussi Vial (2013, 185-248). 2. Notre critique s'adresse également à ce que nous allons voir être une sorte de discours idéologique sur le numérique en général – idéologie de la transparence et de l'accessibilité, par exemple. Dans ce discours très répandu dans les médias, le numérique – comme entité globale et unitaire – semble porteur de valeurs.

question de la *mobilisation* est juste un exemple, mais ça démontre que les dispositifs numériques ont une emprise croissante sur leurs usagers.

Dans ce contexte, où ce que nous appelons dispositifs numériques exercent de plus en plus de pouvoir sur notre vie quotidienne, le rôle critique des sciences humaines semble revenir à l'ordre du jour. Galloway le souhaite dans son dernier ouvrage, plaidant pour un rôle critique des *media studies*, par exemple. Quel peut donc être le rôle d'une sémiotique critique ? Et surtout, la sémiotique peut-elle se défaire de la prétention d'être un métalangage pseudo scientifique et de l'attitude descriptive et paraphrastique³ qui lui ont souvent été attribuées ?

Ce que nous allons essayer de défendre au cours de cet article est l'importance d'une *question sémiotique* dans l'interaction avec les dispositifs numériques. Une forme de *critique* de l'interaction homme-machine peut avoir lieu si l'on met en avant la dimension sémiotique, souvent oubliée dans les discours sur le digital. Nous allons voir que c'est précisément ce niveau qui va nous permettre de souligner les manipulations possibles dans les pratiques et les discours qui subissent la médiation numérique.

3. Justification à partir de l'objet

Une partie des problématiques des dispositifs numériques aujourd'hui est une question proprement sémiotique liée au sens de ces objets. Il s'agit d'une question liée à l'objet d'étude que nous allons aborder à partir d'un exemple. Si l'on suit la notion de *mobilisation*, on dirait qu'une des caractéristiques des dispositifs serait donc un *faire faire*, mais, surtout, ce qu'Eleni Mitropoulou (2007) a qualifié de « ne-pas-pouvoir-ne-pas-faire » (nous ne pouvons pas ne pas répondre au téléphone). Nous pouvons donc voir ces outils technologiques comme des libérations mais, aussi, comme des dispositifs qui manipulent les usagers⁴. C'est une question de choix des objectifs de la recherche. Or, de notre point de vue, ce qu'il faut mettre en avant, c'est le pouvoir de croyance des dispositifs. Il ne s'agit pas juste d'un *faire faire* mais, également d'un *faire croire*, de nature proprement sémiotique, basé sur des pratiques d'interaction.

3.1. La question du sens : les archives en ligne

Prenons un exemple : les archives publiées en ligne. La publication du patrimoine en ligne est aujourd'hui à l'ordre du jour pour les institutions patrimoniales. La Commission Européenne, par exemple, incite les états membres à procéder dans cette direction, en numérisant et publiant en ligne une grande quantité de documents patrimoniaux⁵. Les sites Internet comme Europeana ou Ina.fr, par exemple, mettent à disposition du public une grande quantité de documents d'archives censés être lisibles et plus facilement visionnables de la part du public. Cela se fait dans un souci d'*accessibilité* et de *transparence*, comme le soulignent Guyot et Rolland (2011, 102). L'*accessibilité* des documents est basée sur une idée de *publicité* comme dimension constitutive de la démocratie (Habermas, 1986). Les citoyens doivent pouvoir vérifier l'activité administrative.

³ Celle d'interpréter les textes en faisant la paraphrase, dans un méta langage formel – celui de la grammaire narrative greimasienne surtout – de ces mêmes textes. Voir Marsciani et Zinna, 1991.

⁴ Du point de vue philosophique la technique est un *pharmakon*, au sens de Platon, poison aussi bien que remède, selon Bernard Stiegler (1994).

⁵ Voir la Recommandation 2011/711/EU de la Commission européenne du 27 Octobre 2011 sur la numérisation et l'accessibilité en ligne du matériel culturel et la conservation numérique : « La numérisation et la conservation du patrimoine culturel européen est une des priorités de la stratégie numérique pour l'Europe. Numériser et mettre en ligne le patrimoine culturel de l'Union européenne (UE) doit permettre à l'Europe de tirer le meilleur parti de sa richesse culturelle en lui donnant une visibilité accrue sur internet. » <http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=OJ:L:2011:283:0039:01:FR:HTML>

Or, ces archives que l'on publie en ligne suite à des importants projets de numérisation, sont physiquement accessibles, c'est-à-dire que des documents deviennent ainsi, en effet, visionnables pour une large quantité de personnes qui, pour des raisons diverses, n'y avait pas accès facilement (car un déplacement au centre d'archives pour les consulter est une activité assez coûteuse et que des chercheurs peuvent se permettre pour des raisons de recherche). Cependant, ces archives physiquement accessibles, sont-elles effectivement compréhensibles et intelligibles⁶ ?

3.1.1. Le mythe de l'accessibilité

Le philosophe Michel Serres, par exemple, semble bien optimiste sur le pouvoir de l'accessibilité grâce à Internet : celui de mettre la connaissance, mieux, le *savoir*, à disposition de tous⁷. De notre point de vue, ce type de discours est basé sur un *mythe*, celui de l'*accessibilité*, qui oublie, intentionnellement ou non, la dimension précisément sémiotique des documents. L'accessibilité numérique des documents nous permet de les transmettre physiquement, agissant ainsi sur ce qu'Yves Jeanneret a appelé la *dimension logistique* du document (Jeanneret, 2008), qui concerne un niveau proprement physique, celui du support de l'information. Cette transmission ne tient pas compte de la dimension sémiotique, concernant la valeur du document. Dans les termes de François Rastier (2013), par exemple, il s'agit de prendre en compte une dimension philologique (le document), ce qui n'inclut pas les niveaux sémiotiques (le texte) et herméneutiques (l'œuvre) : soit la valeur et les interprétations.

La sémiotique nous explique que l'éditorialisation⁸ est non seulement nécessaire, afin de garantir la lisibilité des archives, mais prééminente à leur mise à disposition. Il s'agit en d'autres termes de renverser la perspective qui vise à tout publier afin de tout rendre accessible et ensuite éditorialiser pour tout rendre compréhensible : les discours sur le passé sont basés sur des documents d'archives mais ces mêmes documents, tous seuls, ne peuvent pas nous donner une vision fiable du passé et de l'histoire sans une mise en discours adéquate. On tomberait facilement dans des mauvaises interprétations. Michel Serres, dans son discours sur l'accessibilité du savoir, oublie alors une dimension proprement sémiotique du document. L'articulation entre un plan de l'expression et un plan du contenu qui, pour la sémiotique traditionnelle permet l'activité de sémiose, est à prendre en compte dans les discours sur l'accessibilité des documents (nous parlons d'archives, la question étant manifeste dans le cas des discours sur le passé, mais les mythes de l'accessibilité et de la transparence dans le domaine du numérique sont à l'œuvre dans bien d'autres domaines).

Cependant la dimension sémiotique ne s'arrête pas au niveau du document pris comme unité singulière. Il faut également prendre en compte la dimension sémiotique des dispositifs.

3.1.2. Les dispositifs comme régimes de croyance

Les mythes de la transparence implique que l'on oublie (consciemment ou non) que les dispositifs numériques permettant d'accéder à ces documents sont, eux aussi, signifiants. Nous parlons d'un sens de la technique donnant lieu à une véritable raison « computationnelle » dans les termes de Bruno Bachimont (2010, 169). Nous avons démontré ailleurs (Treleani, 2014b)

⁶ Nous approfondissons cette question dans Treleani (2014a).

⁷ Serres (2012, 19) « Que transmettre ? Le savoir ? Le voilà, partout sur la Toile, disponible, objectivé. Le transmettre à tous ? Désormais, tout le savoir est accessible à tous. Comment le transmettre ? Voilà, c'est fait. »

⁸ Par éditorialisation nous entendons la contextualisation du document afin d'en garantir l'intelligibilité d'un point de vue historique et sémiotique. Bruno Bachimont (2007) la définit comme suit : « le processus consistant à enrôler des ressources pour les intégrer dans une nouvelle publication ».

que les dispositifs numériques donnent lieu à des régimes d'interaction au sens d'Eric Landowski⁹, soit des pratiques sémiotiques qui sont des régimes de sens. En d'autres termes, le dispositif régit la relation entre un sujet et un contenu définissant ainsi une forme d'interaction entre les deux. L'ordinateur et l'interface d'une base de données en ligne, par exemple, peuvent être vus comme un dispositif qui fait une médiation entre un usager (le sujet) et des archives (le contenu). Or, voir les choses dans ces termes est utile afin de voir en quel sens ces régimes d'interactions impliquent également des *régimes decroyance* (Fontanille, 2013).

Un dispositif numérique implique un certain type d'interaction avec un contenu. Nous avons analysé que, par exemple, les dispositifs de visualisation de données, permettent de manipuler les contenus, modifiant les paramètres d'accès, par exemple ce qui nous donne l'impression d'y accéder sans intermédiations, le pouvoir d'action sur les données étant très élevé, on a la sensation de pouvoir presque *toucher* ces données (Treleani, 2014b). On croit alors accéder à des données brutes, supposant une transparence de l'interface. Evidemment, ces contenus sont déjà mis en forme par l'instance qui les a publiés et les possibilités qui nous sont données rentrent dans certaines limites également définies par cette instance (les auteurs du site de visualisation). Notre liberté interactive n'est donc qu'un fantasme.

Cette interaction crée en outre une forme de croyance sur le statut des contenus. La forme d'interaction met en place un horizon d'attentes qui définit notre façon de les voir. Le genre se mélange alors avec le régime d'interaction pour donner lieu à un régime de croyance, une promesse sur le statut de vérité du contenu diffusé (Jost, 2005). Un reportage d'un journal télévisé de 1964, sur le déplacement de la Tour Eiffel, rediffusé sur un site Internet comme Ina.fr peut donner lieu à des mauvaises interprétations, par exemple. Dans le cas en question, plusieurs bloggeurs ont cru l'information véridique alors qu'il s'agissait d'un poisson d'avril (Treleani, 2014a, 15-20). Cela en raison du genre du journal télévisé, censé nous parler d'un monde véridique, et du dispositif de la base de données en ligne qui nous introduit au genre archive, censé être la preuve d'un événement. En d'autres termes, l'interface nous donne un tel pouvoir d'interaction avec les archives que l'on finit par croire cette même interface transparente, sans influence sur le sens des documents consultés. Alors que c'est bien cette même impression de transparence qui crée une grille de lecture nous faisant croire que les archives sont fiables, c'est-à-dire que l'on peut faire confiance au régime de vérité du contenu représenté. On croit ainsi réel ce qui est en réalité une blague mais non pas en raison de la nature des images mais, plutôt, en raison du contexte qui nous permet d'y accéder.

Une sémiotique critique devrait, de notre point de vue, pouvoir révéler ces « hybridations de régimes » (Fontanille, 2013) afin de souligner les manipulations possibles.

4. Conclusions partielles : vers une critique du discours idéologique

On voit donc que la question du sens - du point de vue de la dimension sémiotique des documents numériques, souvent oubliée à cause du mythe de l'accessibilité, et du point de la dimension sémiotique des dispositifs - est essentielle pour comprendre les enjeux liés aux innovations technologiques actuelles. Cet article ne voulait être qu'une esquisse de problématisation afin de poser les bases pour une réflexion à développer.

Concevoir une sémiotique critique signifie, de toute façon, poser un problème épistémologique d'envergure pour cette discipline, souvent tentée par l'immanentisme et par la volonté d'être un métalangage purement descriptif. Il s'agirait « d'étudier la vie sociale et la communication à partir de l'analyse de signes » comme l'affirme Andrea Catellani (2013, 205), en

⁹ Eric Landowski catégorise quatre régimes d'interaction : la manipulation, la programmation, l'aléa et l'ajustement (2005, 72).

renversant un énoncé programmatique saussurien (« étudier la vie des signes dans le cadre de la vie sociale »).

Or la *justification à partir de l'objet* de la nécessité d'un apport sémiotique à la critique démontre que la question sémiotique est présente à plusieurs niveaux mais, surtout, que cette question est souvent occultée par les discours sur le numérique. Quand on parle d'accessibilité on occulte *intentionnellement* tout ce qui concerne la dimension interprétative des documents. L'étude sémiotique des interactions entre usagers et dispositifs et des régimes de croyance que ces derniers impliquent, devrait donc avoir deux finalités. Il s'agirait de faire en premier lieu une critique du discours idéologique sur le digital, qui rentre dans cette ambition, présente dans le *Traité de sémiotique générale* d'Umberto Eco, de faire une « critique sémiotique du discours idéologique » (1975, 365)¹⁰. Quand Eco définissait la sémiotique comme cette discipline étudiant « tout ce qui peut être utilisé pour mentir » (1975, 17), il faisait référence à une visée critique, celle de révéler les manipulations. Visée présente, d'ailleurs, depuis les origines de la discipline¹¹.

En second lieu, il s'agit de tenir compte des intentions derrière les pratiques. Ce qui ouvre un champ de questionnement théorique assez délicat pour la sémiotique : celui de l'intentionnalité. Mais ça c'est une autre histoire...

Bibliographie

- Agamben G. (2007), *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Paris, Payot-Rivages, 64 pp.
- Bachimont, B. (2007), Nouvelles tendances applicatives : de l'indexation à l'éditorialisation, in Gros, P. (dir.) *L'indexation multimédia*, Paris, Hermès, pp. 312-326
- Bachimont B. (2010), *Le sens de la technique : le numérique et le calcul*, Paris, Les Belles Lettres, 186 pp.
- Catellani, A. (2013), Un apport sémiotique aux approches critiques de la communication. Notes sémoi-rhétoriques sur le discours environnementaliste et sur la critique on-line du green-washing, in Heller, T., Huet, R., Vidaillet, B. *Communication et organisation : perspectives critiques*, Lille, Presses du Septentrion, pp. 205-214
- Eco, U. (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani, 8 ed., 430 pp.
- Fabbri, P. (2008), *Le tournant sémiotique*, Paris, Hermès
- Ferraris M. (2014), *Ame et iPad*, Presses de l'Université de Montréal, 212 pp.
- Fontanille J. (2013), Médias, régimes de croyance et formes de vie, in de Oliveira, A-C. (dir.), *As interações sensíveis*, São Paulo, Estação das Letras e Cores, pp. 131-148
- Foucault M. (1994), *Dits et écrits III. 1976-1979*, Paris, Gallimard, 1736 pp.
- Galloway, A. R. (2012), *The Interface Effect*, New York, Polity Press, 200 pp.
- Guyot, J. Rolland, T. (2011), *Les archives audiovisuelles*, Paris, Armand Collin, 192 pp.
- Habermas, J. (1986), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la bourgeoisie*, Paris, Payot, 322 pp.
- Jeanneret, Y. (2008), *Penser la trivialité. Vol. 1*, Paris, Hermès, 264 pp.
- Jenkins, H. (2006), *Convergence Culture*, New York University Press, 350 pp.
- Jost F. (2005), *Comprendre la télévision*, Paris, Armand Colin, 128 pp.

¹⁰ Voir aussi Catellani (2013).

¹¹ Paolo Fabbri rappelle que le premier stade de la sémiotique était la *démystification*. Il faut rappeler l'importance du passé de Barthes qui, dans les années 50, a importé l'œuvre de Brecht en France (2008, 4).

- Landowski, E. (2005), *Les interactions risquées*, *Actes sémiotiques*, n° 101-103, Limoges, PuLim
- Marsciani, F. Zinna, A. (1991), *Elementi di semiotica generativa*, Bologna, Esculapio, 150 pp.
- Mitropoulou, E. (2007), *Média, multimédia et interactivité : jeux de rôles et enjeux sémiotiques*, *Actes Sémiotiques*, Disponible sur : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/4540>>
- Morozov, E. (2013), *To Save Everything Click Here*, New York, Public Affairs, 412 pp.
- Rastier, F. (2013), « La sémiotique des textes, du document à l'œuvre », Frey, V. Treleani, M. (dir.) *Vers un nouvel archiviste numérique*, Paris, L'Harmattan, Ina Editions, pp. 21-74
- Serres, M. (2012), *Petite poucette*, Paris, Editions Le Pommier, 82 pp.
- Stiegler, B. (1994), *La technique et le temps : tome I. La faute d'Epiméthée*, Paris, Galilée, 280 pp.
- Treleani, M. (2014a), *Mémoires audiovisuelles. Les archives en ligne ont-elles un sens ?* Presses de l'Université de Montréal, 212 pp.
- Treleani, M. (2014b), Dispositifs numériques. Régimes d'interaction et de croyance, in *Actes Sémiotiques*, n° 117, Disponible sur : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5035>>
- Vial, S. (2013), *L'être et l'écran*, Paris, PUF, 336 pp.